



## Jean Pierre Thorn un auteur-documentariste

Jean François Debienne

Avril 2010

### 1. Biographie

Derrière Jean-Pierre Thorn (né en 1947 à Paris), homme plutôt réservé, se cache un artiste engagé, un homme révolté, qui tout au long de sa carrière a mis son art au service de causes militantes. Il débute en 1965/66 à Aix en Provence par des mises en scène théâtrales (*Les fusils de la mère Carrar* et *Ste Jeanne des abattoirs* de Bertolt Brecht).

Autodidacte, il tourne ensuite son premier court-métrage, *Emmanuelle (ou Mi-Vie)*. En 1968, Jean-Pierre Thorn, qui semble alors avoir un rapport singulier avec le temps, se jette d'abord seul, avec une petite caméra Pathé-Webo et un magnétophone non synchrone, au coeur de la grève des jeunes ouvriers de Renault-Flins, avant d'être rejoint et épaulé par des techniciens talentueux (Bruno Muel, Antoine Bonfanti, Yann Le Masson...). pour faire son premier long-métrage, *Oser lutter, oser vaincre, Flins 68*, dans le cadre des productions des "Etats Généraux du Cinéma français".

Grâce à Jean-Luc Godard, il tire, en mai 1969, quatre copies d' *Oser lutter, oser vaincre* et il en sauve une de ses camarades maoïstes de la Cause du peuple qui, lors d'un tribunal "populaire", qualifient le film de «liquidateur». Ce n'est qu'en 1978 qu' *Oser lutter, oser vaincre* circule réellement, au sein d'une programmation sur 1968 établie par l'auteur. Un an plus tard, Jean-Pierre Thorn retire son film des réseaux de distribution. Ce retrait a duré vingt ans.

En 1969 il arrête le cinéma pour s'embaucher comme ouvrier O.S. à l'usine métallurgique Alsthom de St Ouen.

En 1978, il revient au cinéma et devient co-animateur de la distribution du programme de 10 films intitulé *Mai 68 par lui même*.

Quelques mois après son départ de chez Alsthom, en octobre 1979, la grève avec occupation, tant désirée, éclate enfin. Ses camarades le sollicitent, Jean-Pierre Thorn revient avec sa caméra et ses amis cinéastes (dont, encore une fois, Bruno Muel), il en ressort avec *Le dos au mur* (1980), sans doute son chef-d'oeuvre, l'un des meilleurs films en tout cas sur une grève ouvrière.

Ce fut vraisemblablement à ce moment, à priori, que Jean-Pierre Thorn paraît avoir été le plus "synchrone".

Il fait ensuite quelques films d'entreprises et émissions syndicales, dont le premier magazine T.V. inter comités d'entreprise **CANAL C.E.**

En 1989, sa première fiction **Je t'ai dans la peau**, raconte le destin étonnant d'une femme, religieuse puis dirigeante syndicale, se suicidant au lendemain de la « victoire » de la gauche de 1981. Ce film ne sort qu'en 1990, dans un contexte politique radicalement différent (et complètement navrant).

C'est un moment clé car après ce film Jean Pierre Thorn fera une rupture avec les films sur le mouvement ouvrier. Il estime être allé jusqu'au bout. Il a filmé avec, dans une démarche esthétique mais aussi dans un esprit révolutionnaire

Cet accouchement difficile de **Je t'ai dans la peau** a probablement contribué à l'échec public du film. Après **Génération Hip Hop** ou **Le Mouvement des Z.U.P.** (1995) et **Faire Kiffer les anges** (1996), on comprend mieux la profonde nostalgie qui traverse **On n'est pas des marques de vélo** (2002), centré sur la personnalité et le destin de Bouda, danseur de Hip Hop dont la carrière fut brisée par l'application de la double et triple peine.

Après avoir rencontré d'une certaine manière les fils d'ouvriers qu'il avait côtoyé « dans sa période ouvrière » Jean Pierre Thorn suit une caravane de femmes qui se battent contre la montée des intégrismes. Leur caravane lui rappelle les grandes marches des années 60-70, il fait alors, en 2006, **Allez yallah**

### **3. Jean Pierre Thorn, l'homme, son regard,, son travail, les moments forts**

Une constante, dans tous les films de Jean Pierre-Thorn, est la profonde empathie du réalisateur pour ses personnages, qui émeut d'emblée le spectateur.

Il ne tourne essentiellement que des documentaires, ses rares fictions sont très proches du documentaire.

A travers l'oeuvre de Jean-Pierre Thorn, entre la rage et l'amertume, perce une nostalgie violente ou secrète qui reflète des moments perdus et inachevés : la grève qu'on aurait pu gagner si..., la carrière qu'il aurait pu faire si... Sous ce discours implicite se cachent sans doute les propres fêlures du réalisateur : la Révolution ou les grèves qu'on aurait dû gagner, les autres films que j'aurais dû faire... Mais c'est justement dans cette nostalgie et dans cette amertume, dans cet entre-temps, que s'est construite l'oeuvre du cinéaste.

Les titres mêmes de ses trois principaux documentaires renvoient d'ailleurs aux évolutions de notre époque : d'une attitude de conquête de la classe ouvrière (ou de ceux qui veulent être ses héros) à une attitude défensive, d'une attitude de défense de cette classe ouvrière autrefois fantasmée et aujourd'hui si malmenée, à une tentative de survie des jeunes des milieux populaires. A l'intérieur même de son oeuvre, Jean-Pierre Thorn, lui-même monteur, excelle dans certains de ses films, par les temps qu'il instaure. **Oser lutter, oser vaincre**, dont le montage est pétri des théories

d'Eisenstein, est ainsi, au-delà même du pamphlet (très) dogmatique, une superbe fresque épique. **Le dos au mur**, inspiré par les conceptions du cinéma direct exprimées en particulier par Barbara Kopple, instaure, lui, un autre rapport au temps. Point ici de récit historique débouchant sur une incantation révolutionnaire et une prophétie rageuse, mais un réel travail sur le temps de la grève et de ses acteurs (qui débouche sur un constat amer).

Entre-temps Jean-Pierre Thorn a effectivement connu le temps du travail en usine, et si sa sincérité reste toujours absolue, il a grandement gagné en qualité d'écoute, de dialogue et d'observation - gages indispensables du travail documentaire. (Sous cet angle la première fiction de Jean-Pierre Thorn semble une régression, tant l'irruption du réel et la dilatation du temps ne paraissent pas avoir de place sous la juxtaposition des chromos et de la reconstitution historique).

Jean-Pierre Thorn se révèle également comme cinéaste dans son rapport à l'espace. Tout l'espace d' **Oser lutter, oser vaincre** se tient dans l'enceinte de l'usine et son rapport avec l'extérieur, les deux mondes étant séparés par des grilles. On retrouve une géographie identique dans **Le dos au mur** - ainsi que des scènes similaires (la montée des escaliers de l'usine par les ouvriers en grève). Entre les deux espaces-mondes, entre l'usine réinvestie par les ouvriers et l'extérieur menaçant où pointent les jaunes et les CRS, percent toujours la nostalgie d'une contre-attaque quasi-militarisée, la fiction et la tentation d'une organisation de la violence, d'une reconquête du monde au delà des barrières physiques et symboliques. Le monde des usines et des ateliers, c'est celui des pères des enfants du hip-hop qui, eux, ont pour horizon les barres HLM, les grilles et les passerelles des RER, les toits et les caves des grands ensembles. Quand les jeunes danseurs de **On n'est pas des marques de vélo** exécutent leur chorégraphie, c'est enfermés entre quatre murs, bondissant et rebondissant dans un espace clos. Toute l'oeuvre de Jean-Pierre Thorn tend ainsi à reconquérir et élargir les espaces, à casser les murs, à remonter et rattraper le temps perdu. D'où, généralement, cet immense sentiment d'amertume.

En fait, si certains films de Jean-Pierre Thorn sont sortis à contretemps, le cinéaste et le citoyen ont souvent été en symbiose avec leur époque, parfois en avance sur celle-ci. Au début des années 80, alors qu'il est permanent syndical de la section audiovisuelle de la CFDT, il est un des premiers à s'intéresser à la création vidéo en relation avec les comités d'entreprise. Il organise également, en réussissant à faire collaborer la CGT et la CFDT sur Nantes et Saint-Nazaire, un festival de vidéo des organisations ouvrières. Co-fondateur de l'ACID (Association pour un cinéma indépendant), Jean-Pierre Thorn a énormément milité l'été 2003, avec rigueur, pour la défense du régime des intermittents du spectacle, au détriment de la sortie de son dernier documentaire. Jean-Pierre Thorn est ainsi de ceux qui prouvent, par leurs actes et par leurs films, même s'il n'aime guère l'expression, que les mots "cinéastes" et "militants" ne sont parfois pas incompatibles. Au contraire.

Avec *AllezYallah !*, sorti en novembre 2006, Jean-Pierre Thorn poursuit son travail de cinéaste de notre temps. C'est une danse d'espoir qu'il nous propose aujourd'hui en nous entraînant dans le sillage des caravanières. Exploitées parmi les exploités, les femmes du Maghreb sont au bout de la chaîne de l'oppression, qu'elles vivent en France ou au pays. À présent que l'islamisme se développe, déroutant le monde occidental, elles en sont les premières victimes.

Ici, l'islamisme n'est pas considéré comme un particularisme culturel, mais comme une tendance politique qui s'appuie sur la méconnaissance de l'islam. En mêlant religion et politique, sous prétexte de s'émanciper d'un occident colonialiste, les islamistes tiennent le peuple dans la crainte et les femmes dans la soumission. Peu de films traitent de cette question avec autant de précision et de bon sens.

Le talent de Jean-Pierre Thorn est de dénoncer ce danger à travers la lutte des caravanières, pleine de joie et de courage, et de faire de ce film une grande fête dont on sort un peu ivre, ému, amoureux. Il y célèbre tous les âges de la femme, son corps, ses yeux, ses sourires, dans une grande sensualité et sans jamais être vulgaire.

Il y célèbre la langue arabe dans tous ses aspects, du parler le plus populaire aux versets en arabe classique, avec respect et amour.

Il y célèbre la lutte, qui unit les âmes et les corps, la générosité et la solidarité qui sont le terreau du militantisme. Et comme tous ses films, il y célèbre la musique et la danse, centrales au cœur de l'espoir.

Toutes les musiques de l'islam y sont unies, des chants arabo-andalous de Sapho au rap de Bam's, comme sont unies toutes les femmes de ce film, quelles que soient leurs religions, leurs couleurs de peaux, ou leurs langues maternelles.

On peut noter que ce film sort, au début, en format vidéo car non soutenu et non financé par le CNC, ce que Jean Pierre Thorn ne manque pas de dénoncer dans ses débats (autre forme d'engagement). Il est vrai qu'il a trouvé en Jean-Jacques Beinex (Cargo Films), un nouveau producteur qui peut lui permettre de garder une certaine indépendance d'images et de paroles.

#### **4. Jean Pierre Thorn et le Hip Hop**

Selon Jean-Pierre Thorn, le métier de réalisateur se rapproche de celui d'un DJ. Tout comme lui, il doit maîtriser l'art d'accommoder « les restes », mettant bout à bout des séquences d'images filmées.

Depuis le début des années des années 90, c'est pour une reconnaissance du hip-hop comme forme d'expression culturelle à part entière qu'il œuvre sans relâche.

Car il est l'un des premiers réalisateurs à s'intéresser à ce mouvement né en France dans les années 80. C'est en 1992, à l'occasion d'un festival intitulé Danse Ville Danse organisé dans la région lyonnaise, que Jean-Pierre Thorn découvre le hip-hop. Immédiatement, il est fasciné par l'énergie et le dynamisme de ces artistes.

A cette époque, seule une poignée de précurseurs, issus le plus souvent des banlieues des grandes villes, s'intéresse à ce mouvement venant des Etats-Unis. Le réalisateur est alors à un tournant de sa carrière. Il vient de tourner en 1990 *Je t'ai dans la*

**peau**, film dressant un bilan critique de son engagement de vingt ans au côté de la cause ouvrière, dont dix années passées comme OS dans usine de la région parisienne. Jean-Pierre Thorn est alors en pleine interrogation, ne se reconnaissant plus dans un socialisme en pleine mutation. Et c'est le hip-hop qui par sa force créatrice, par son message de rébellion, lui permet de tourner la page.

De cette rencontre naît un premier film, **Génération Hip Hop**, tourné en 1995 à Lyon et ses alentours. Ce premier documentaire lui ouvre alors les portes d'Arte. La chaîne franco-allemande, à la programmation culturelle décalée, apporte son soutien à **Faire kiffer les anges** qui sort en 1996. Il s'agit d'un documentaire racontant l'histoire de danseurs venant de toute la France. Le succès est important. Le film est projeté dans plus de 150 villes dans le cadre de la manifestation *Un été au ciné* parrainé par les pouvoirs publics. Partout, l'accueil est enthousiaste. **Faire kiffer les anges** franchit même les frontières et est projeté en Algérie, au Liban, en Corée du Sud, aux Etats-Unis.

Fort de ce succès, Jean-Pierre Thorn travaille depuis à un projet de comédie musicale hip-hop et vient de réaliser **On n'est pas des marques de vélo !**, un documentaire sur un jeune danseur victime de la "double-peine". Le hip-hop lui a redonné la joie de tourner, l'envie de lutter également, afin que la France comprenne enfin mieux ses jeunes.

#### **4. Filmographie et extraits**

- 1966 - « Emmanuelle (ou Mi-Vie) » , durée 32 mn : 1° Prix Festival film 16 mm (EVIAN 67)
- 1967 - « No man's land BT.E4.10.N.103 » , durée 25 mn ; (émission Dim Dam Dom)
- 1968 - « Oser lutter, oser vaincre, Flins 68 » , durée 95 mn
- 1973 -« La grève des ouvriers de Margoline" , durée 42 mn
- 1980 - « Le dos au mur , durée 105 mn
- 1990 - « Je t'ai dans la peau » , durée 118 mn : Cannes 91(Perspectives), Berlin 91 (Forum International) et Montréal 90 (Festival international du Jeune cinéma)
- 1993 - « Bled Sisters » , durée 25 mn : ( co production France 3, émission Saga-cités )
- 1994 -« Le Savoir des autres » , durée 40 mn et « Les accoucheurs de racines » , durée 17 mn ; (Ministère de la Recherche)
- 1995 - « Generation Hip Hop ou le mouv' des zup» , durée 58 mn : (co production France 3 Rhône-Alpes en deux parties de 26mn), (émission Saga-cités) puis au F.I.P.A. (Biarritz 96)
- 1996 - « Faire kiffer les anges » , durée 128 mn ( co production ARTE ) : Prix Michel Mitrani F.I.P.A. Biarritz 1997 - Prix du documentaire Cannes Junior (Timimoun 98 ).
- 1998/2001 - Ecriture et développement chorégraphique et musical du « Kif à l'opéra » projet de comédie musicale Hip Hop (production interrompue).
- 2002. « On n'est pas des marques de vélo » qui sort sur les écrans en dec2002
- 2006 « Allez yallah » novembre 2006

## **FAIRE KIFFER LES ANGES**

France 1996 - 35mm, durée : 2h08

Assistant : Alain Raoust ; Image : Denis Gheerbrandt, José Reynes, Christophe Pollock, Didier Laurent, Jérôme Peyrebrune ; Son : Jean-Paul Bernard ; Montage : Janice Jones ; Mixage : Yves Laisne ; Production déléguée : Yvon Davis ; Coproduction Agat Films & Cie / Arte

« Depuis quinze ans - du Bronx aux Minguettes - dans des villes et leurs banlieues, s'est imposé un mouvement artistique rebelle, le « hip-hop » qui à travers graffs, rap et danse permet à une jeunesse exclue de dire: j'existe!.

Qui sont les danseurs de ce « mouv » ? Leurs parcours, leurs rages, leurs rêves, leurs espoirs ? Qu'est-ce qui fait que toute une génération - qui se vit comme « grillée » - se reconnaît dans l'énergie particulière de cette culture ?

D'où vient la beauté sauvage de ce langage des corps (inventé sur des cartons à même le sol) passant aujourd'hui de la rue à la scène et bousculant tous les codes de la danse contemporaine?

Un voyage initiatique à travers les paysages lunaires - friches industrielles, caves, cités, centres urbains anonymes - à la rencontre de quelques-uns des personnages de cette aventure pour restituer une parole véritable - intime - à tous ceux que l'on n'entend plus d'ordinaire qu'à travers le prisme déformé des médias, lorsque brûle la banlieue au journal de 20 heures. » *Jean-Pierre Thorn, novembre 1996*

## ON N'EST PAS DES MARQUES DE VELOS

France, 2003- 35 mm, durée : 1h29

Scénario : Jean-Pierre Thorn ; Photo : François Khunel, Aurélien Devaux ; Musique : Madizm et Sec.Undo (IV My People), Donya et Toy, D'Okta, DJ Namock  
Avec Bouda, Sidney, Kool Shen, Jimmy Kiavué, Gabin Nuissier

l'origine du film :

« Il y a six ans, je tournais une séquence de **Faire kiffer les anges** à Dugny dans la cité où s'entraînaient, au début des années 80, les premiers *breakers* sur le béton des cours. Nous avons filmé, devant le bâtiment 6, en dédicace au plus jeune d'entre eux, Bouda, alors sous les verrous. Un clin d'oeil de ses amis pour que depuis sa cellule Bouda puisse avoir qu'on ne l'oubliait pas... Quand récemment- cette fois avec Bouda sorti de prison mais clandestin à vie - j'y retournai pour rencontrer ses parents, je retrouvai cette même cour, avec à la même place sur les mêmes plots de béton, dans les mêmes postures, les mêmes jeunes « rouilleurs ». Comme si, une fois pour toutes, le temps s'était arrêté. Une jeunesse au bord du gouffre Ce qui m'intéresse, à travers le portrait de Bouda et des personnages que son histoire met en scène (ses parents, ses voisins, ses professeurs, ses amis, les figures mythiques du Hip Hop... ), c'est de

mesurer combien des zones entières de pauvreté sont aujourd'hui victimes d'une stigmatisation et d'une discrimination qui n'a cessé de croître en 20 ans. Bouda, par ses contradictions, ses failles, sa drôlerie, sa soif d'intégration constamment réduite à néant, ses conduites de fuite et au bout du compte sa désintégration, devient en quelque sorte une métaphore, une fable, de cette jeunesse au bord du gouffre.

Le film accompagne un combat solitaire contre l'exclusion, en s'attachant aux pas d'un personnage unique dans son individualité, mais devenu (dans son échec même) un symbole des conséquences dramatiques de l'iniquité d'un système qui divise la France, traite sa jeunesse comme un ennemi de l'intérieur, lui applique des règles d'exception et lui refuse le principe de l'égalité devant la loi. Là est mon désir premier, vital, de filmer. »

Jean Pierre Thorn

## ALLEZ YALLAH !

France 2006

Auteur/réalisateur : Jean-Pierre Thorn ; Image : Aurélien Devaux, Jean-Pierre Thorn, Thomas Bataille ; Son : Jean-Paul Bernard ; Montage Image : Sophie Deseuzes ; Montage son & mixage : Jean-Guy Véran / Studio Mac'Tari ; Musique originale : Bams et Junkazlou ; Production déléguée : Cargo Films / Jean-Jacques Beineix ; Production exécutive : Carine Leblanc / Marie Etchegoyen

Synopsis :

« Madame, vous avez des droits ! »

L'épopée d'une caravane de femmes, venues du Sud, pour soutenir les femmes du Nord face à la montée de l'intégrisme religieux remettant en cause leurs droits fondamentaux à l'égalité.

À pied, en bus, en taxi camionnettes... sous les tentes berbères dressées chaque jour dans une localité différente, au cœur des douars et bidonvilles du Maroc comme des banlieues déglinguées de France, une poignée de caravanières - musulmanes et non musulmanes - font sortir les femmes dans l'espace public pour dire les discriminations subies et lutter pour l'égalité avec les hommes.

« Alger, Casa, Madrid, Paris... ça suffit ! Non à l'intégrisme, non au terrorisme ! » scandent, bras dessus, bras dessous, les caravanières de l'avenir.

Sans attendre que nos banlieues brûlent, savoir regarder et écouter la résistance des femmes.

Ici, le réalisateur fait sien le combat des femmes (musulmanes et non musulmanes) face à la montée de l'intégrisme religieux qui remet en cause leurs droits fondamentaux. Ce film n'est pas seulement un exemple très abouti d'art utile et militant (Thorn accompagne et soutient cette caravane de femmes dans leur lutte au présent), c'est un documentaire rare, où on sent la présence généreuse du réalisateur dans chaque plan, où chaque témoignage est un jalon dans l'épopée, qui évite aussi de gommer l'ambiguïté de certains comportements (l'interview de cette énigmatique jeune lycéenne lyonnaise approuvant les violences faites aux femmes au nom d'une lecture rétrograde de

l'Islam). Mais cet altruisme ne serait rien sans les exigences cinématographiques du film. Il y a dans cette œuvre indispensable, outre un remarquable travail d'étalonnage des couleurs et de la bande son qui donne au film sa fluidité, un élan et un souffle qui emportent le spectateur. Une œuvre généreuse et courageuse, réalisée par l'un des meilleurs documentaristes français.

## 5. Interview

*Interview publié sur le site internet de Brakmart , magazine de hip hop*

**On est pas des marques de vélo** représente tous les efforts d'un réalisateur engagé pour dénoncer une loi discriminante. Cette loi qui reconduit à la frontière les non-ressortissants après avoir purgé une peine déjà conséquente dans une des centrales françaises, le tout à travers le parcours de Bouda, breakeur, 30 ans et désormais sans papier. Jean Pierre Thorn réussi à marier le 7ème art à des disciplines illégitimes tels que le break, le rap et le graffiti et en ressort une œuvre hors normes qui soulève plus d'une question. Son film c'est le fer de lance d'une génération trahie et désillusionnée par un système social et juridique complètement biaisé. Rencontre avec un homme énervé, un brin militant, dans les couloirs d'un cinéma de quartier. Pour l'occasion, l'exercice n'est pas de poser des questions mais d'écouter avec attention ce qui le motive et surtout ce qui l'inquiète.

*Brakmart* : Jean Pierre Thorn votre nom est familier quand on s'intéresse à la danse mais pour les autres c'est moins évident. Pourriez-vous vous présenter ?

*J.P. Thorn* : Il n'y a pas vraiment de présentation à faire, je suis pour le cinéma et j'aime quand le cinéma parle du peuple. Alors quand ça parle Hip Hop... Je trouve que c'est une belle culture qui fait bouger la France.

*Brakmart* : Le déclic est venu comment ?

*J.P. Thorn* : Je l'ai découvert assez tard, en 92 en fait. C'est parce qu'à Lyon il y avait des grandes rencontres et j'y ai vu une centaine de danseurs. Là, j'ai capté une énergie hallucinante. Ça m'a complètement bluffé et en même temps j'étais étonné que les médias n'en parlent pas. Du coup, je suis allé voir tous les responsables de chaînes TV qui m'ont tous répondu "non, c'est de la sous culture américaine". J'étais atterré et je me suis demandé comment cette culture qui fait bouger un tas de jeunes en France peut-elle être autant méprisée par les décideurs. Voilà comment j'ai décidé de me pencher sur la question. Mais j'ai quand même mis 3 ans à faire mon 1er film ...

*Brakmart* : Justement, pourriez-vous nous parler un peu de ce film "Génération Hip Hop"

*J.P. Thorn* : Donc oui trois ans pour réunir l'argent. Je l'ai fait à Lyon. De là, il a été sélectionné pour un festival à Biarritz. Arte l'a vu et m'a demandé pourquoi je n'étais pas venu frapper chez eux. Alors que je l'avais fait ! Seulement, on m'avait répondu à

l'époque que Béjart était plus important... Finalement ils m'ont soutenu et m'ont donné les moyens de faire le deuxième « Faire kiffer les anges ». Et là par contre, j'ai tourné dans toute la France, avec tous les danseurs et les personnes qui sont à l'origine du mouvement.

*Brakmart* : Malgré tout, pour " Faire kiffer les anges " et " On est pas des marques de vélo " tu as dû passer par des petits réseaux à chaque fois ?

*J.P. Thorn* : C'est à dire qu'avec " faire kiffer les anges " Arte a compris que la culture Hip Hop mobilisait beaucoup les jeunes en particulier. Il a donc été diffusé. Ils ont eu d'ailleurs des bons taux d'audience et c'est ce qui fait qu'il m'ont donné carte blanche en quelque sorte. C'est vrai qu'il y a une part de respect de mon travail qui s'est installé maintenant...

*Brakmart* : ...C'est quand même compliqué de pousser les grandes portes des gros groupes avec des sujets populaires comme ceux là ?

*J.P. Thorn* : Mais c'est vrai que là c'était beaucoup plus difficile parce que la double peine c'est pas anodin comme sujet. Ils avaient peur que ça soit militant, que ça fasse peur et que ça soit trop politique... Alors j'ai cherché à être le plus humain possible. Aborder la question par une histoire qui puisse toucher les gens au cœur. C'est surtout pour que le français de base puisse s'impliquer dans ce film sans avoir d'à priori. Et le fait d'intégrer la danse , le rap, etc, c'est surtout pour montrer que c'est une culture à part entière qui a une force et une maturité.

A la différence de " Faire kiffer les anges " où j'avais fait un film sur le Hip Hop, j'ai vraiment fait un film AVEC le Hip Hop. J'ai un grand respect pour tous les artistes qui ont collaboré. Que ça soit Farid Berki pour les chorégraphies, Pascal Blaise pour Othentika. Bref tous les danseurs qui ont apporté leur énergie. Parce qu'il fallait raconter une histoire, faut pas l'oublier. Une histoire qui parle de discrimination et c'est pas donné à tout le monde. Et le Hip Hop est arrivé à cette maturité là.

*Brakmart* : Comment s'est faite la rencontre avec Bouda et sa famille ? Ne serait-ce que de demander à son père de témoigner ?

*J.P. Thorn* : Quand je travaille je prends toujours beaucoup de temps avant de tourner pour connaître les personnes, devenir ami. Je veux pas que ça soit superficiel. Donc ça implique de connaître les parents, les amis, le voisinage... La TV vient toujours comme dans un zoo. Ils ne connaissent pas les gens et ne font que porter des jugements... A la base je ne sais rien, donc je viens pour apprendre des personnes. Quels sont leur idées, leur état d'esprit...

C'est comme ça que j'ai connu le père de Bouda. Ça m'a révolté parce qu'il a fait tout ce qu'il fallait. Il a pris la nationalité française, il a travaillé 30 ans en étant exploité 12h par jour. Il a contribué à enrichir la France et maintenant on vient lui dire " votre fils a fait des conneriesil fait de la prison, ok mais après on l'expulse ". Je trouve ça aberrant ! J'ai la rage après ce système parce qu'on dit qu'on intègre ces personnes or on les désintègre. Séparer des parents de leurs enfants, sous prétexte qu'ils ont fait des

conneries, c'est la pire des choses qu'on puisse faire. Et le pire c'est que s'il avait été mon fils, au bout de quatre ans il aurait repris sa place tranquillement dans la société française. A Bouda, on ne lui laisse aucune chance. On le démoli à vie...

On est dans un système qui crée du racisme et une violence latente et je trouve ça incroyable que ça puisse encore exister dans un pays qui se dit civilisé et moderne. Et c'est pour ça que j'ai fait ce film.

*Brakmart* : Vous vous êtes mis quand même en danger avec ce sujet. Parce que vous savez comme moi que la société française est hypocrite sur ce genre de thèmes sensibles. Alors si en plus ça concerne la danse Hip Hop... Vous avez eu des réactions "politiques"?

*J.P. Thorn* : Sur ce film j'ai voulu aller plus loin. J'ai abordé la discrimination dans la société française. Je l'ai fait par le moyen de l'art. Le ciné, la danse, la musique. Tout ça, pour toucher le grand public. Quand il a été diffusé sur Arte on a eu 400 000 spectateurs. C'est quand même énorme et là il sort dans toutes les salles indépendantes en France. Les gros circuits ont refusé comme toujours. Mais bon, j'en suis au 66ème débat et tous les amoureux du cinéma le diffusent donc je suis heureux.

*Brakmart* : C'est un plaisir de se dire que certains films comme le tien bousculent les idées arrêtées d'une façon aussi noble. Je vous remercie encore et on espère que le film sera visible encore un bon bout de temps.

*J.P. Thorn* : Merci à toi et faites circuler la nouvelle dans les facs, les assoc' bref partout. C'est important qu'il soit vu par un maximum de personnes. Merci encore.

\*\*\*\* Voir aussi l'entretien publié dans la revue CinémAction N°10 « le cinéma militant reprend du travail » | : **Que rien ne passe pour immuable**, entretien avec Jean Pierre Thorn, par Sebastien Layerlé